



L47  
4675

*Wachette*

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

LES BORDS  
DE L'ADRIATIQUE  
ET LE MONTÉNÉGR0

PAR

CHARLES YRIARTE

VENISE — L'ISTRIE — LE QUARNERO — LA DALMATIE — LE MONTENEGRO  
ET LA RIVE ITALIENNE

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-4, CONTENANT 300 GRAVURES SUR BOIS

BROCHÉ : 50 FRANCS

Relié avec fers spéciaux, tranches dorées : 65 fr

EXTRAITS DES COMPTES RENDUS

M. Ch. Yriarte est un de ces privilégiés qui, grâce à l'autorité de leur talent, à l'inépuisable variété de leurs travaux, inspirent assez de confiance aux éditeurs pour qu'ils osent se lancer dans la voie périlleuse des publications de grand luxe.

Luxueux s'il en fut est, en effet, ce magnifique in-4° intitulé : *les Bords de l'Adriatique*. Impression, gravures, papier, rien n'a été négligé pour faire ressortir une œuvre féconde en révélations inédites sur quantité de pays dont les habitants sont devenus, par le fait des événements d'Orient, les héros du jour.

Après avoir rempli ses yeux d'aspects curieux, de paysages rians ou désolés, après avoir fouillé et admiré les trésors artistiques des palais, des villas, les ruines des monuments antiques laissées çà et là par le temps comme des épaves du passé, M. Charles Yriarte, mettant en ordre ses souvenirs, a composé avec intelligence et méthode une série de tableaux d'un coloris puissant, présentés avec la verve d'un humoriste et le bon sens pratique d'un voyageur habitué à définir le fort et le faible des choses et des gens, et aussi avec le bon goût d'un homme chez qui le savant se dissimule pour laisser la première place à l'observateur et à l'artiste.

L'œuvre d'un écrivain de mérite, M. Yriarte, ainsi éditée, devient un véritable objet d'art, car l'art de la plume et du crayon s'y révèle à chaque page. Les gravures illustrant *les Bords de l'Adriatique* sont d'une variété saisissante, d'une grande netteté d'exécution et d'une facture ferme et originale. Elles sont dues d'ailleurs à bon nombre de dessinateurs de talent, entre autres MM. Bayard, Janot, Stop, Girard, etc.

(*Paris-Journal*, 9 décembre 1877. — HIPPOLYTE FOURNIER.)

Tout le monde a eu entre les mains quelques-uns au moins des volumes de cette magnifique collection de voyages, entreprise par la maison Hachette, et qui, pour ne parler que de l'Europe, compte déjà des ouvrages comme *l'Espagne*, de M. Davillier; *Londres*, de M. Énault; *Rome*, de M. Francis Wey; *l'Italie*, de M. Gourdault. A ces deux derniers volumes le livre que nous annonçons sert de complément naturel, et ce mérite serait suffisant pour la foule chaque jour plus nombreuse des admirateurs de l'Italie; mais, de plus, l'ouvrage de M. Yriarte offre un intérêt tout actuel qui rendra son succès plus grand et sur lequel nous devons insister.

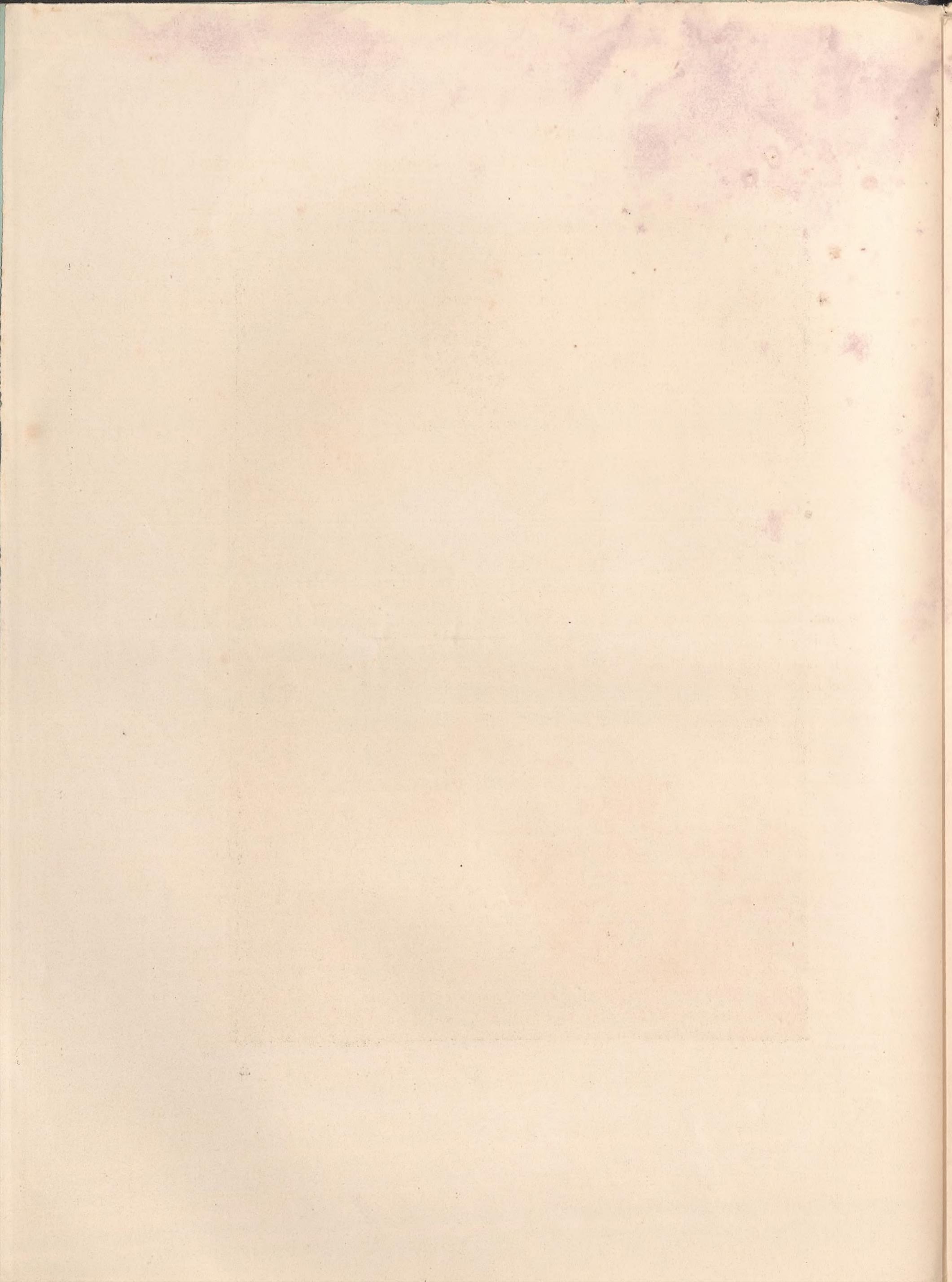
Ici la scène change, et l'intérêt, comme nous l'avons dit, prend un caractère d'actualité : M. Yriarte pénètre dans le Monténégro, et nous voici étudiant avec lui les mœurs de ce petit peuple rendu célèbre par la guerre d'Orient. Voici la capitale, Cettigné, bourgade bien plutôt que ville; voici le prince et la princesse, dont on nous donne des portraits. Puis viennent les détails sur la famille, sur la religion, sur l'armée, et nous ne quittons le Monténégro que pleinement instruits de la vie sociale de ce curieux petit Etat.

Avec M. Ch. Yriarte nous traversons l'Adriatique pour en suivre la rive italienne. Nous visitons successivement Ravenne, avec son architecture byzantine, ses mosaïques; ville curieuse entre toutes, toute pleine des souvenirs de Théodoric, de Dante, de Gaston de Foix, de Byron; Urbino et le fameux palais de ses ducs; Ancône; Lorette et son sanctuaire; Otrante, enfin, où M. Yriarte nous laisse encore éblouis des merveilles qu'il vient de faire défiler devant nous.



ÉBOULEMENT DANS LE HASLI.

*W. Wachter*



« Pas trop haut, toi, ma vieille grise! Là-bas, à l'ombre, par cette fente, nous allons aujourd'hui sur la Bönisegg!

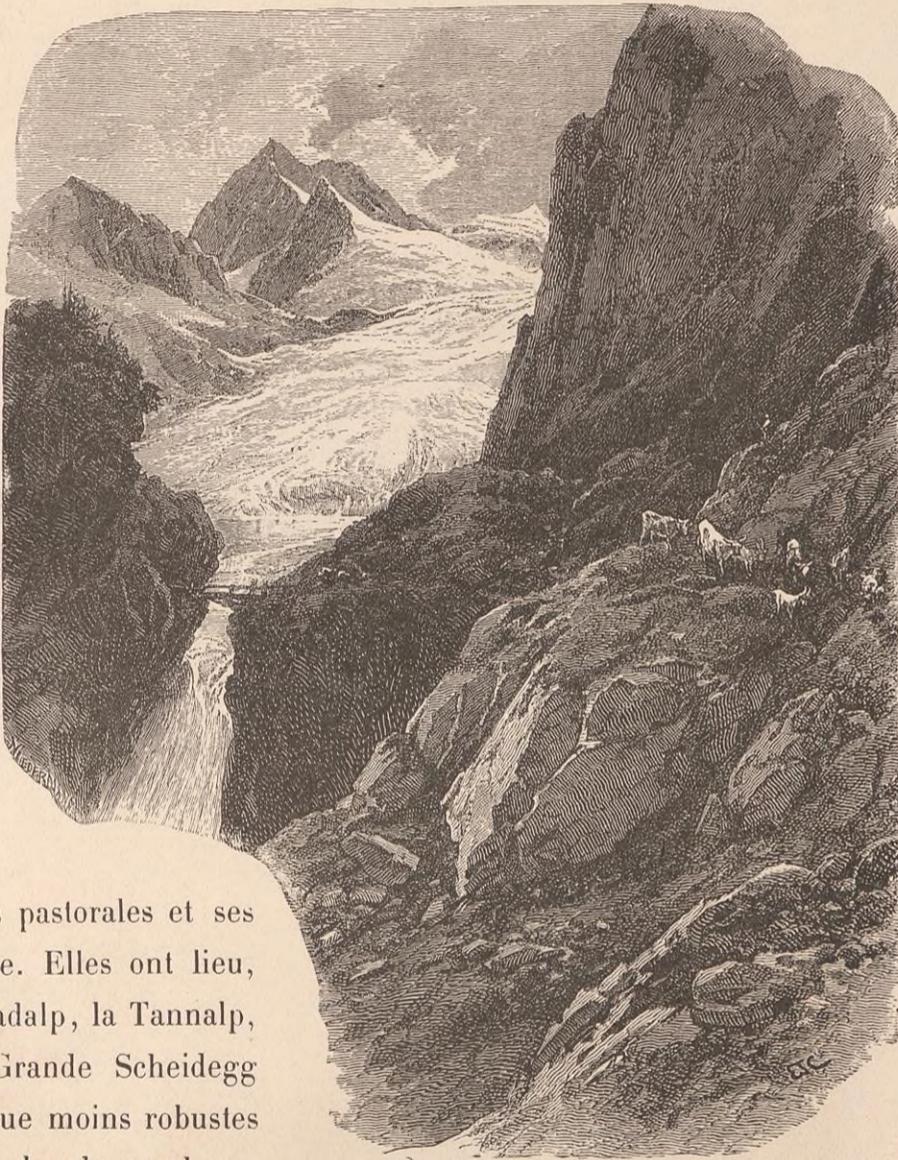
« Ah! ah! nous voici en haut. L'avalanche tonne, que cela fait peur. Entendez-vous, entendez-vous craquer le glacier? Craque et tonne tant que tu voudras : ici, je suis en sûreté, ici je peux en rire.

« Noire, brune, pas si bas! Au pâturage! N'allez pas dans les *bandes* (1). Voyons, restez tout en haut.

« Et, n'eussé-je pas un kreutzer, je ne suis pas à plaindre. Ceux qui ont de l'argent et des biens se tourmentent encore sur tant de choses! Si vous en doutez, écoutez seulement les paysans.

« Ici, petite! tu m'appartiens. Laisse-toi traire, ma blanchette, c'est toi qui me donnes à goûter.

« Cependant, si j'avais un couple de mille francs, je ne les jetterais pas dans les crevasses. Vite, j'irais chez ma Lisbeth... Regarde, mon enfant! qu'est-ce que j'ai là? N'est-ce pas, je suis riche à présent... Elle me prendrait bien, j'en suis sûr. Si je les avais, oui, je voudrais... Mais, n'ayant rien, je veux néanmoins chanter. »



GLACIER DU GAULI.

Le Hasli, je l'ai dit, a ses fêtes pastorales et ses luttes alpestres, fameuses à la ronde. Elles ont lieu, chaque été, sur l'Engstlenalp, la Stadalp, la Tannalp, avec les Unterwaldois, et sur la Grande Scheidegg avec les gens de Grindelwald. Quoique moins robustes que leurs voisins, les Hasliens, ayant plus de souplesse, les battent très-souvent.

A l'est de la vallée de Hasli s'embranchent le Gadmenthal, qui, semblable à un diminutif du Valais, monte jusqu'au col du Susten et au redoutable glacier de Stein. De l'autre côté du Mühlethal se déroule, à gauche, le magnifique rocher de Gadmen, vertical comme un mur calcaire; à droite se dressent les montagnes d'Uri, le Mährenhorn, le Benzlauistock. Torrents impétueux et blocs sauvages alternent avec les groupes pittoresques d'érables. Plus au nord-est, vers le col du Joch, la splendide montée du Genthal serpente jusqu'à cette verdoyante Engstlenalp qui orne le pied du Tittlis.

Quant au Haslithal proprement dit, il se continue, en infléchissant au sud-est, par la romantique

(1) Lisières étroites de gazon, au milieu des rochers, que les chèvres seules peuvent aller brouter.

vallée de Guttanen, qui s'élève d'étage en étage jusqu'à la passe désolée du Grimsel. A mesure que



COL DU SUSTEN.

l'on y avance, le paysage devient plus âpre et plus sauvage ; les pâturages cèdent la place à des masses



L'ENGSTLENALP.

énormes d'éboulis, qui témoignent de la double puissance des avalanches et des eaux. C'est ici que l'Aar atteint son maximum d'impétuosité et forme la chute si connue de la *Handeck*. Passé la

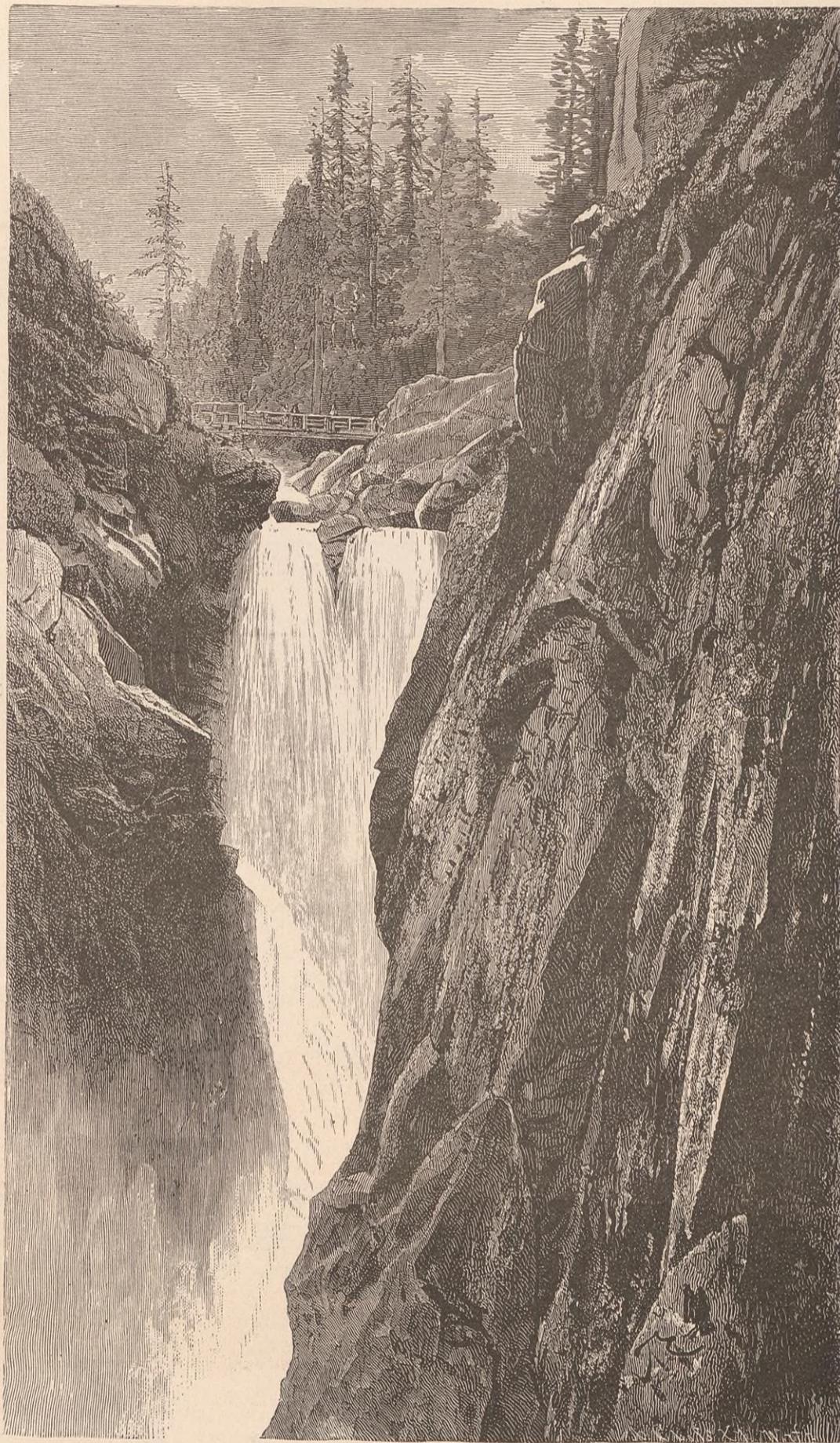


LUTTEURS HASLIENS.

Joseph G. G. G.  
München 1878



cascade et son chalet, le site change encore de caractère; toute trace de végétation arborescente dis-



CHUTE DE LA HANDECK.

paraît; la vallée n'est plus qu'un défilé aux murailles abruptes. On quitte enfin les bords de l'Aar, on

tourne à gauche, et, en un quart d'heure, on arrive à l'auberge-hospice, située à 1,874 mètres d'altitude, au milieu d'un désert rocheux, dont nul terme ne saurait rendre l'aspect désolé ; à côté, dorment deux



CHERCHEURS DE CRISTAUX AU GRIMSEL.

petits étangs où pas un poisson ne peut vivre. Derrière lui cependant, et sur les pentes de la Hauseck,



COL DU GRIMSEL.

se trouve encore un chélif pacage (*Seemattli*) qui nourrit, l'été, durant six semaines, les vaches de l'hospice ; quant à la provision de bois de chauffage, il la faut monter tout entière du Räterisboden. Du petit Sidelhorn (2,766 m.), qui s'élève à 900 mètres environ au-dessus de l'hospice, on jouit d'une vue impo-



ENTRE LA HANDECK ET LE GRIMSEL.

*L. Wachter*



sante sur tout un monde de pics depuis le Tomlishorn, une des sommités du Pilate, jusqu'à la Dent blanche, au Cervin, au Finsteraarhorn, et l'on a sous soi ces deux splendides glaciers de l'Aar, dont



LAC DU GRIMSEL.

j'ai déjà entretenu le lecteur. Au delà de l'hospice, un chemin de mulets, partiellement dallé et jalonné



LE FINSTERAARHORN ET LE GLACIER DE L'AAR.

de perches, monte en zigzag au point terminal du col (2,165 m.), qui marque la frontière bernovalaisane. Un petit lac, le *Todtensee* (Lac des Morts), s'étend au sud-est de la crête; celui-là mérite

doublement son nom : au mois d'août 1799, ses impassibles abîmes sont devenus le tombeau d'une foule d'Autrichiens et de Français, précipités pêle-mêle dans ses eaux; cinquante ans après, Agassiz et ses compagnons ont retrouvé encore, près du Saasberg et du Sidelhorn, des fragments de crosses de fusil, de cartouchières, de shakos, épaves de la terrible bataille. J'ai dit qu'en deux heures au plus, en suivant les pentes fleuries quoique un peu raides de la *Maienwand*, on pouvait de là descendre à l'hôtel de la Furka et au glacier du Rhône (1).

(1) Voyez ci-dessus, le chapitre vi.



LA ROUTE DU GRIMSEL.



ANIMAUX ET PLANTES DES ALPES.

## CHAPITRE X

Coup d'œil sur la flore helvétique. — La végétation arborescente et le déboisement des pentes. — Le châtaignier et le hêtre. — La tribu des Conifères : sapins et épicéas. — L'épopée d'un tronc alpestre. — Le mélèze et l'arole. — Aspect de la zone supérieure. — Le pin rampant ; les plantes alpines : l'*Edelweiss* et la rose des Alpes. — La faune ; les vieilles légendes. — Les chamois. — Hôtes des bois, des cimes et des eaux ; — les races bovines. — Devant l'étable. — Les Todas.

### I

Avant de pénétrer, par l'Unterwalden, dans la Suisse primitive et légendaire, que baigne le lac des Quatre-Cantons, reposons-nous à considérer un moment d'ensemble la flore et la faune de l'étrange pays au cœur duquel nous sommes parvenus.

Au point de vue de la végétation, la Suisse se divise en plusieurs zones bien tranchées : dans la zone inférieure, qui n'excède guère 580 mètres, croissent le froment, le mûrier, la vigne et le châtaignier ; au-dessus (800 m.), se trouve la région des chênes, des noyers, qui est aussi celle des pâturages les plus estimés ; plus haut, jusqu'à 1,400 mètres environ, viennent les hêtres, le seigle, l'orge, et des pâtis toujours abondants ; puis on entre dans la zone des sapins, des mélèzes, des érables, laquelle, comme nous l'avons dit, produit encore d'excellents herbages, et finit à une altitude de 2,100 mètres. A partir de là, toute culture cesse ; plus de plantes potagères ; rien que du foin sauvage (*wildheu*) et une flore essentiellement naine : des saules minuscules, des buissons rabougris, des pins rampants, des rhododendrons. Au-dessus encore, est la région alpine proprement dite, étendue jusqu'au labyrinthe désert des glaciers et des roches qui forme l'aire extrême des *neiges éternelles*, et où l'on ne rencontre plus que dans quelques endroits exposés au soleil des mousses et des lichens.

Laissons pour l'instant les pâtis de côté et ne nous occupons que de la végétation arborescente. Les forêts sont, pour la plupart, propriété des communes; les cantons n'en possèdent qu'une faible part, et fort peu appartiennent aux particuliers. Les arbres alpestres par excellence sont, on le sait, les résineux, ou, pour mieux dire, les conifères; ce sont eux qui font la beauté caractéristique du paysage, et aussi, en grande partie, la richesse des monts.

Un Suisse me disait un jour : « Notre pays se trouve posé au milieu de l'Europe comme une belle forêt au sein des campagnes; retraite heureuse, où chacun parle à son gré la langue qu'il lui plaît, et qui, comme la forêt, est le refuge inviolé de quiconque cherche un asile. » Ce Suisse parlait au figuré; pris au propre, le même langage n'aurait peut-être plus autant de justesse : la Suisse, assurément, a de belles forêts; mais il fut un temps où elle en avait de plus belles encore, et les hommes



ÉRABLES DE MONTAGNE.

n'ont malheureusement que trop aidé à l'œuvre fâcheuse de déboisement qui menace de rendre chauve mainte sommité autrefois chevelue à plaisir. Or, les grandes forêts sont des espèces de réservoirs régulateurs où s'emmagasine l'humidité pour la saison sèche; les arbres ne sont pas d'égoïstes buveurs, absorbant sans compter les ondées qui leur tombent du ciel; ils partagent complaisamment avec le sol la surabondance de liquide; ils tamisent l'eau sur leur feuillage, et la laissent ensuite filtrer goutte à goutte, le long de leurs branches ou de leur tronc, jusque dans les couches les plus profondes de la terre lentement humectée.

Sur les pentes des montagnes, les tapis de mousses et de plantes alpines n'agissent pas non plus autrement : les feuilles et les folioles, les tiges même de ces végétaux retiennent comme en une éponge la pluie ou la neige fondue, jusqu'au moment où, se trouvant enfin saturées, elles laissent suinter doucement dans le sol l'excédant de matières aqueuses. D'où il résulte qu'un terrain décliné, une fois déboisé, au lieu de boire, comme il le faudrait, le liquide qu'il reçoit d'en haut, se trouve peu à peu devenir la proie des eaux qu'on appelle « sauvages ». Le sol, battu des pluies torrentielles, se dépouille à la longue des menus détritiques végétaux, puis de l'humus lui-même, qui, de lavage en lavage et d'érosion

en érosion, s'en va aux rivières, et des rivières à l'Océan. Le déboisement a pour effet de refroidir sensiblement le climat de la zone dénudée; le refroidissement du climat abaisse à son tour d'autant le niveau de la végétation arborescente. C'est ainsi qu'il y a tel district, jadis excessivement touffu, des Grisons, où les habitants n'ont plus à présent d'autre combustible que la fiente de leurs bestiaux.

Il va sans dire qu'en passant de la plaine à la montagne, toutes les espèces arborescentes subissent plus ou moins de modifications; chaque individu, voyant la vie lui devenir plus dure, obligé tout au moins de se cramponner plus énergiquement au sol nourricier, change d'aspect et d'allure; il se fait plus noueux, plus résistant, et, comme l'homme lui-même, comme le montagnard, il gagne en musculature. Le chêne, en Suisse, est assez rare; des arbres à feuilles caduques, les plus répandus y sont: le noyer, le hêtre, qui croît jusqu'à 1,500 mètres; l'érable, moins tenace que le hêtre, le bouleau, le frêne, dont le feuillage, séché au feu, contribue l'hiver à l'alimentation du bétail; le tremble, qui monte aussi haut que le hêtre; l'aune, qui accompagne volontiers les résineux, et le châtaignier, qui, de l'autre côté du mont Rose, prospère encore à plus de 1,000 mètres, tandis que, sur le versant nord de la chaîne alpestre, il ne dépasse jamais deux mille pieds (650 m.).

Avec quelle ampleur cet arbre s'étale sur les pentes fraîches et abruptes! Vous souvenez-vous des merveilleuses frondaisons dont il revêt cette superbe montée de Salvan par où l'on va de Vernayaz (Valais) à la Tête-Noire et à Chamonix? De forêts proprement dites, les châtaigniers n'en forment guère: ils aiment de leur nature à prendre leurs aises et à s'espacer; on a même remarqué que lorsqu'on ne les ébranche pas leur pied pousse des jets gourmands, des espèces de sous-châtaigniers, qui ne tardent pas à téter avidement tout le suc destiné à la tige mère, laquelle finit par mourir de ce détournement parricide de sève. A cause même de cette façon de croître, le châtaignier se développe plus en largeur qu'en hauteur; souvent aussi plusieurs tiges, en croissant, se soudent l'une à l'autre et forment ainsi des troncs fabuleusement gros, au branchage irrégulier et aux buissonnements les plus bizarres.

Comme le châtaignier, le hêtre alpestre s'attache moins à s'élancer qu'à se fortifier, et ses racines, détachées en contrefort, étreignent vigoureusement le sol. Mais les vrais massifs protecteurs de la montagne ne sont ni les hêtres, ni les noyers, ni les châtaigniers; ce sont, je l'ai dit, les conifères ou arbres verts, qui, végétant toute l'année, exercent naturellement une action bien plus continue. Ces arbres peuvent être considérés comme de véritables fabriques de produits résineux; ayant besoin de beaucoup d'eau, ils assèchent d'autant le sol d'alentour. Ils exercent aussi une influence considérable sur l'état hygrométrique de l'atmosphère, en retenant sur leurs cimes plus de la moitié de l'eau qui les arrose, tandis que les bois feuillus, dans les mêmes conditions, n'en gardent pas plus des deux cinquièmes.

La tribu des sapins comprend, on le sait, deux grands genres: le *sapin* proprement dit, et l'*épicéa*. A la différence du pin, qui a les aiguilles réunies à la base par groupes de deux, trois ou cinq, dans une petite gaine formée d'écaillés membraneuses, le sapin, lui, les porte isolées entre elles, et le cône qui est son fruit se dresse sur les rameaux; dans l'épicéa, appelé vulgairement arbre à poix, — en allemand *fichte* (1), — les aiguilles sont quadrangulaires, les cônes pendent vers la terre, et le fût, qui s'élance jusqu'à 30 mètres de haut, résiste à toutes les intempéries. C'est

(1) D'où les dénominations suisses de *Fie* ou *Fuve*.

l'essence résineuse la plus agréable à l'œil et celle qu'on plante le plus volontiers dans les pelouses attenantes aux habitations.



ÉPICÉAS.

Sapins et épicéas sont les arbres sociaux par excellence ; ils forment en Suisse de vastes forêts. ou, comme on dit dans le Jura, des *joux*, qui exhalent, l'été, une odeur caractéristique ; ils s'étalent en larges massifs sur les croupes alpestres ou s'avancent en files sur les corniches de rochers. Les futaies de vieux sapins ont je ne sais quelle grandeur austère et recueillie que le vent lui-même ne

Nous avons parlé des gravures : exécutées d'après les croquis de l'auteur, elles sont, presque à chaque page, le vivant commentaire du texte. Grâce à elles, grâce au luxe du papier et de l'impression, cet ouvrage, comme ses devanciers, devient un plaisir pour les yeux et fait honneur à la maison qui l'édite comme à la plume qui l'a écrit et aux crayons qui l'ont illustré.  
(*Journal officiel*, 6 décembre 1877.)

M. Charles Yriarte est un heureux homme à la naissance duquel deux Muses ont présidé : c'est un écrivain délicieux et un dessinateur habile. On comprend que, lorsqu'il se met en route avec sa plume et son crayon, il ne revient que bien approvisionné de richesses de tout genre. Or le voilà revenu des bords de l'Adriatique, de Venise, de l'Istrie, du Quarnero, de la Dalmatie, du Montenegro et de toute la rive italienne, avec un splendide volume contenant le récit de ses excursions enjolivé d'un nombre considérable de gravures et de sept cartes.

Dans ces montagnes arides ou ces plaines pierreuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes sont pittoresques. A côté belle préstance ; les coutumes sont curieuses, les mœurs très-caractéristiques, les costumes sont pittoresques. A côté des pandours, gendarmes locaux ornant leurs costumes de thalaris et de médailles, les bergères aux bonnets rouges pailletés d'or comme une jupe de danseuse, assises sur les rochers, brodent, en gardant leurs chèvres, des dessins exquis aux vives couleurs. Les marchés ont un aspect particulier bien fait pour charmer les aquarellistes. A chaque pas l'historien, le poète, le penseur, l'archéologue, le peintre, le géologue et le naturaliste trouvent dans cette matière féconde un aliment à l'intérêt qui les a sollicités.

Mais pourquoi insister ? M. Yriarte est bien connu dans le monde des lettres et des arts, et sa réputation, qui n'est plus à faire du reste, s'accroît pourtant chaque jour par de nouveaux travaux. Dans celui-ci le talent de l'écrivain s'allie à celui de l'artiste sous la forme la plus attrayante, car l'œuvre du dessinateur est la démonstration évidente du récit de l'historien. Que pourrait-on désirer de plus ?

(*Pays*, 7 décembre 1877. — PELLERIN.)

Parmi les publications de cette saison destinées à faire sensation, je dois citer en première ligne : *les Bords de l'Adriatique*, par Ch. Yriarte. Dernièrement, la croix de la Légion d'honneur venait récompenser chez Yriarte l'érudite écrivain et l'artiste raffiné. On peut se faire une idée de l'intérêt du volume dont je m'occupe, rien qu'en apprenant le nom de l'auteur. C'est à la fois un livre de l'attrait le plus vif, du style le meilleur, plein d'observations, d'aperçus nouveaux, de remarques profondes et un véritable musée rempli de plus de deux cent cinquante gravures sur bois, de grand mérite et d'une exactitude rare. Les événements dont l'Orient est le théâtre redoublent encore l'intérêt de ce superbe livre-album, qui de Venise vous conduit à Ghioggia, à Trieste, vous fait visiter l'Istrie, la Dalmatie, le Montenegro, de la façon la plus intelligente et la plus précise, puis vous mène à Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

La reliure de ce bel ouvrage est digne de lui. Damasquinée comme un poignard monténégrin, elle porte le Lion de Saint-Marc associé à la Croix d'Italie et au Croissant oriental. C'est d'un superbe aspect et d'un cachet artistique parfait.  
(*Sport*, 5 décembre 1877. — BACHAUMONT.)

La maison Hachette enchâsse tous les ans dans son écrin, déjà si riche, un gros diamant ; cette année c'est le magnifique ouvrage de M. Charles Yriarte, *les Bords de l'Adriatique*.

M. Charles Yriarte s'est déjà fait un nom très-apprecié des gourmets et des délicats ; c'est un poète, un romancier, un styliste, un peintre, enfin un artiste, un maître *ès arts* comme le moyen âge en comptait tant. Mais M. Ch. Yriarte n'a que cela du moyen âge ; c'est bien un moderne par l'esprit, les idées, le mouvement incessant de la pensée et les bonds fréquents et soudains de l'imagination.

Du reste, s'il est un livre d'actualité, c'est bien celui-ci, et on ne saurait trop étudier le chapitre que M. Yriarte consacre au Montenegro ; ceux où il parle, avec le même soin et la même compétence, de la Dalmatie et de Brindisi, ne sont ni moins curieux ni moins intéressants ; mais j'avoue que les pages sur Venise m'ont particulièrement charmé.

Remercions M. Ch. Yriarte : par le temps de politique qu'il fait, cela change heureusement l'esprit de voyager avec un guide si aimable, si gai de nature, si perspicace et armé d'une philosophie souriante à travers tout.

(*Le Nord*, 8 décembre 1877. — HENRI DE BORNIER.)

Comment, par exemple, donner en quelques lignes une idée quelque peu exacte du splendide ouvrage que M. Ch. Yriarte vient de publier : *les Bords de l'Adriatique*. — On ne peut rien imaginer de plus attrayant et de plus instructif à la fois que ce voyage féerique qui a pour point de départ Venise, pour principales étapes Trieste, l'Istrie, le Quarnero, la Dalmatie, le Montenegro, et pour terme la rive italienne : Ravenne, Ancône, Foggia, Brindisi, Lecce et Otrante.

Ecrivain érudit, artiste exquis, penseur profond, conteur charmant, M. Ch. Yriarte nous transporte, par la vertu magique de sa plume, dans ces pays, les uns séduisants, les autres terribles ; il nous promène des lagunes ensoleillées aux âpres solitudes de la Montagne-Noire, et nous fait ensuite reposer sur ces rives bénies où règne l'éternel printemps. Non content de nous montrer les sites, il évoque l'histoire des contrées qu'il décrit, et nous en fait connaître les hommes avec une sûreté et une finesse d'observation réellement remarquables. Les événements d'Orient viennent encore ajouter, s'il se peut, au mérite de cette œuvre, en lui donnant un puissant intérêt d'actualité. Enfin plus de trois cents dessins, chefs-d'œuvre de la gravure sur bois, décorent et complètent les descriptions de l'auteur et font de ce livre une des productions les plus parfaites de la librairie contemporaine.

(*Derby*, 8 décembre 1877. — CHARBONNIER.)

Le livre de M. Yriarte est un bel et remarquable ouvrage. Il apprend la géographie et l'histoire de ces contrées ignorées, le crayon en main, car l'écrivain est en même temps un dessinateur exact, habile et infatigable. Ajoutons que la maison Hachette a donné pour cadre à ce récit intéressant et à ces nombreux croquis un livre au format superbe, orné de plus de trois cents dessins, signés Bayard, K. Girardet, Janet, Riou, Thérond, Valerio, Vierge, Catenacci et de dix autres non moins distingués.  
(*Siècle*, 14 décembre 1877.)

# LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

---

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

---

*LA SUISSE* formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

**Le prix de la livraison est de 1 franc.**

*Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.*